

Abracadabra

Marc Doré

Numéro 80, 1996

20 ans!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/26884ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Doré, M. (1996). Abracadabra. *Jeu*, (80), 145-147.

* Enseigner... Enseigner plusieurs années. Me souvenir de tant de jeunes, beaux et belles, et m'ennuyer de tous ces étudiants que j'ai torturés et affectionnés passionnément.

* Parcourir des scénarios empilés dans mon atelier... Et me délecter à imaginer comment mon jeu d'actrice va se façonner au média télé.

Déjà vingt ans, dites-vous ? Mais c'est qu'il me reste tant de personnages à incarner, tant de rencontres extraordinaires à provoquer, tant d'imaginations à délivrer !

Ouvrir les yeux et voir, ouvrir les bras et recevoir, ouvrir le cœur et...

Ah ! Pour un instant de cet accomplissement, je m'offre encore deux fois vingt ans ! ♦

20-16

Marc Doré

ABRACADABRA

Boum ! Boum ! tonnait la grosse caisse. Le clown frappait dessus à faire vibrer les vitres. Il semblait que c'était là son but. On sortait des appartements sur les balcons pour voir qui menait un tel tapage. Un deuxième clown exécutait des roues et agitait sa crécelle. Un troisième soufflait dans un clairon cabossé et en tirait des lamentations de phoque. Une clownesse fermait la marche et hurlait des « Oyez ! Oyez ! » qu'elle transformait en « Aïe ! Aïe ! », les mains sur les oreilles.

Les enfants se retrouvaient dans la rue les premiers. Au bord du trottoir, ils sautaient en agitant les mains pour dire à maman qu'ils étaient là. Bientôt se formait une petite tribu en maillot de bain. Juillet était chaud. Pas une feuille de bouleau ne bougeait. Sur les pelouses de cette banlieue, on arrêtait de s'arroser pour voir les « comiques » – ainsi avait-on baptisé ces jeunes comédiens engagés par la municipalité pour animer les rues durant les mois d'été.

Une camionnette de la voirie remorquait un tréteau monté sur roues. Au fond de la scène, sur des panneaux de contreplaqué, étaient peints des rideaux de théâtre. Pour cacher les roues, on avait découpé le bois selon les plis d'une frise, peinte également. Là-dessus on pouvait lire : « Théâtre Euh ! ».

La clownesse, sous son minuscule bibi de paille rouge, ouvrit sa bouche agrandie par le maquillage et clama : « Oyez ! Oyez ! Les clowns Sam, Pic, Poc et Ket ont le plaisir... » Le boniment expliquait aux enfants ce que l'on attendait d'eux, et par un calembour on laissait entendre aux parents qu'il valait mieux se tenir à l'écart, pour un

moment, de leurs rejets. Pour les enfants venus des rues avoisinantes à vélo, on décidait d'un parking. Un clown avait pour mission de repérer les plus récalcitrants, en général les plus vieux, et de leur confier la garde des vélos et, tant qu'à faire, des instruments de musique.

Pendant ce temps-là, les autres clowns avaient descendu deux malles de chaque bout de la scène. Les enfants plongeaient littéralement dedans et en extirpaient des bouts de tissu aux couleurs vives, des chapeaux de toutes sortes, parfois une veste, un imperméable. Peu à peu, morceau par morceau, après des échanges, ils se costumaient, sous l'œil intéressé des parents – le plus souvent des mères – entassés sur la pelouse d'une voisine bienveillante.

Puis, chaque clown groupait autour de lui une dizaine d'enfants. Les plus petits de quatre ou cinq ans formaient une seule équipe. Là, on déclinaient l'identité de son personnage et ce qu'il « allait faire ». À la fin de ce court exercice, le clown demandait à un des participants de rappeler l'action de chacun, de façon à faciliter la mémorisation de cette espèce de scénario. Le temps venu de la représentation, les clowns intervenaient pour soutenir les mémoires défaillantes et mimer les gros accessoires, comme les portes, les tables, les trônes, les arbres, les pompes à essence, les hélicoptères, etc.

On commença avec les plus petits dont la prédilection allait aux animaux. Le costume leur importait beaucoup, mais aux yeux des adultes, il ne faisait pas le moine. Par exemple, un petit, tout enfoncé dans un imperméable, répondait au clown-arbre qui lui demandait : « Qu'est-ce que je vois passer à l'ombre de mon feuillage ? – Euh un gros, gros... une grosse abeille. » Imperturbable, un doigt dans le coin de la bouche, il traversait la scène, sans signifier autrement l'abeille. Il « était » l'abeille. Après avoir descendu, à quatre pattes et à reculons, les marches, il courait tout content se jeter dans les bras de sa mère.

On enchaînait avec le deuxième groupe. Là, le clown s'improvisait conteur : « La princesse Lili s'ennuyait tout en haut de sa tour. Elle eut l'idée de mettre le feu » – l'enfant faisait le geste de ramasser des brindilles, jetant des regards de tous côtés – le clown venait mimer le feu – la princesse se mettait à chasser les étincelles qui volaient sur sa robe – le clown redevenait conteur : « Comment alerter le pompier dans son poste, à des kilomètres de là ? » La princesse se prit la tête à deux mains et cria : « Au feu ! Au feu ! »

« Heureusement, ajouta le conteur, Lili se souvint qu'un magicien était de passage dans son château. » « Vite, vite, ordonna-t-elle, en enfonçant le chapeau sur la tête du magicien qui joua à marcher sans voir, sous les éclats de rire des enfants. Vite, reprit-elle, envoie ton pigeon chez le pompier. » À l'autre bout de la scène, le pompier faisait semblant de dormir, un œil sur l'action. Des spectateurs venaient le secouer, mais rien n'y faisait, il jouait à dormir et dormait... Le magicien réussit à retirer son chapeau. C'était un enfant chétif, avec des grands yeux bleus. Il portait en guise de cape une longue pièce de coton rouge.



Le Théâtre Euh ! au grand complet (1971).
 Sur la photo : à l'avant-plan, Marc Doré, puis dans le sens des aiguilles d'une montre : Marie-Renée Charest, Yves-Érick Marier, Marie-France Desrochers et Clément Cazalais.
 Photo : Marc Reardon.

prit le chapeau, le retourna dans tous les sens, rien ! Il poussa des non ; accablé, il s'assit épuisé, découragé, sur ses talons.

Sous les cris des spectateurs et du pompier qui s'était levé, la princesse fit de son mouchoir un pigeon qu'elle lança dans le chapeau. Notre magicien comprit enfin et, levant son visage, il regarda les spectateurs avec un sourire qui n'en finissait plus. Il glissa une main sous le mouchoir et lui fit battre des ailes, en direction du pompier qui, d'impatience, tapait du pied. L'histoire se poursuivit.

Une fois que les deux autres groupes eurent joué leur spectacle et eurent déposé les bouts de tissu et vêtements dans les malles, l'enfant au chapeau de magicien s'approcha du clown-animateur, lui remit son chapeau d'un air entendu et lui dit : « C'est pas vrai, hein, la magie ! » Il tira sur son maillot pour se décoincer le pénis et partit d'un pas nonchalant. ♦

Tenant d'une main le chapeau devant lui, il fit un geste de passe-passe et regarda dans le chapeau, rien ! Il recommença mais, cette fois, les yeux clos. « Vite, vite », criait toujours la princesse Lili qui, maintenant à genoux, le suppliait d'un geste mélodramatique. Le magicien regarda une autre fois dans son chapeau, encore rien ! Il rougit, chercha des yeux le clown-conteur qui mimait, pouce contre pouce, l'oiseau qui vole. Non, pas ça, sembla dire l'enfant qui donna de l'air à sa cape et changea son chapeau de main. Il se mit à parler d'un ton incantatoire. ABRA-CADABRA ! La foule reprit la formule, ABRACA... Il secouait le chapeau comme on fait cuire une crêpe et regarda dedans, rien ! Il devint blême et jeta un coup d'œil éperdu en direction du clown qui lui chuchota : « Imagine-le ! » Mais c'est que le petit croyait qu'un pigeon allait en sortir. Mais oui, puisqu'il portait le chapeau haut-de-forme et la cape de magicien.

Maintenant, c'était au tour des spectateurs de crier : « Le pigeon ! Le pigeon ! » Cette fois, l'apprenti sorcier déposa le chapeau sur la scène, leva les bras au ciel, comme pour y puiser la véritable poudre de perlimpinpin. Il re-